



Se le conduisis ainsi pendant quelque temps. — Page 23, col. 1.

c'eût été un crime, mais parce que, sa page étant remplie et l'encre encore fraîche, il fallait attendre pour continuer.

M. de Sartines, impatient, lui arracha la feuille des mains et lut.

Au dernier paragraphe, une telle expression de frayeur se peignit sur tous ses traits, qu'il pâlit de se voir pâlir dans la glace de son armoire.

Il ne rendit pas la feuille au commis, mais il lui en passa une toute blanche.

Le commis recommença à écrire, à mesure qu'il déchiffrait; ce qu'il exécutait, au reste, avec une facilité effrayante pour les faiseurs de chiffres.

Cette fois, M. de Sartines lut par-dessus son épaule.

Il lut donc :

§

« Se défaire à Paris du nom de Balsamo, qui commence à être trop connu, pour prendre celui du comte de Fœ... »

Le reste du mot était enseveli dans une tache d'encre.

Au moment où M. de Sartines cherchait les syllabes absentes qui devaient composer le mot, la sonnette retentit à l'extérieur, et un valet entra annonçant :

— Monsieur le comte de Fœnix !

M. de Sartines poussa un cri, et, au risque de démolir l'édifice harmonieux de sa perruque, il joignit les mains au-dessus de sa tête, et se hâta de congédier son commis par une porte dérobée.

Puis, reprenant sa place devant son bureau, il dit au valet :

— Introduisez :

Quelques secondes après, dans sa glace, M. de Sartines aperçut le profil sévère du comte, que, déjà, il avait entrevu à la cour le jour de la présentation de madame Dubarry.

Balsamo entra sans hésitation aucune.

M. de Sartines se leva, fit une froide révérence au comte, et, croisant une jambe sur l'autre, il s'adossa cérémonieusement à son fauteuil.

Au premier coup d'œil, le magistrat avait entrevu la cause et le but de cette visite.

Du premier coup d'œil aussi, Balsamo venait d'entrevoir la cassette ouverte et à moitié vidée sur le bureau de M. de Sartines.

Son regard, si furtivement qu'il eût passé sur le coffret, n'échappa point à M. le lieutenant de police.

ALEXANDRE DUMAS.

La suite au prochain numéro.

GERFAUT

PAR CHARLES DE BERNARD.

Cependant cette idée, quelque bizarre qu'elle me parût, m'avait frappé. Le premier conseil de Lablan-haie était sans contredit fort raisonnable; mais je ne pouvais vaincre mon aversion pour la belle nature et le *far-niente* pastoral. Sacrifier six mois de mon existence à un avenir incertain était chose impossible à moi qui avais toujours escompté ma vie comme ma fortune. Je me décidai à essayer du second moyen.

Me voilà donc en quête d'une passion, et me tâtant partout pour découvrir où l'épiderme serait le plus sensible au moxa que je voulais m'appliquer. Je songai d'abord à l'amour, mais sans pouvoir retenir un mélancolique sourire. Depuis bien longtemps nous avions réglé nos comptes, et je vivais avec lui dans une paix semblable à celle de la tombe. J'avais tant aimé! J'avais prodigué avec une sorte de rage la puissance de tendresse que la nature avait mise en moi. Ma bouche avait tari le calice enchanté, depuis les parfums subtils qui nagent à la surface jusqu'à la lie amère que le fond recèle; et puis j'avais tant écrit sur cette passion, tant marié de petites filles au Vaudeville, tant séduit de belles pécheresses dans mes drames, que les créations chimériques de mon

esprit avaient consumé le peu de flamme échappée aux réalités fougueuses de ma jeunesse.

Il existe entre l'artiste et l'auditoire impressionné par son œuvre une sympathie pleine de réactions, dont la séduction est irrésistible. Que de fois au théâtre, caché au fond d'une loge lorsqu'on jouait une de mes pièces, je me suis enivré des émotions dont j'étais la cause! Ces femmes qui paraient la salle, semblables à une ceinture de fleurs, ces femmes radieuses de leur élégance, de leur beauté, de leur rang, de leur richesse, ces femmes n'étaient plus en ce moment ni à leurs maris, ni à leurs amants, ni à elles-mêmes, elles étaient à moi. C'était moi qui fondais au feu de ma passion la glace de ces esprits dédaigneux ou indifférents, moi qui faisais ruisseler jusqu'au fond de leurs cœurs le torrent de lave débordant du mien. De moi comme d'un astre fécond jaillissaient des rayons pénétrants dont le contact faisait tressaillir les plus froides, frissonner les plus coquettes. Et quand palpitaient les blanches poitrines demi-nues, quand les joues se teignaient d'un pourpre éclatant, quand des pleurs longtemps retenus voilaient les yeux brillants et durs en apparence comme le diamant, les jets magnétiques de mon intelligence s'épanouissaient en baisers pour aspirer avec amour ces beaux seins haletants, ces rougeurs et ces larmes brûlantes. Je sentais refluer jusqu'au fond de mon être la mer passionnée dont j'avais soulevé les orages. Mon souffle, comme la brise du soir, avait passé sur toutes ces fleurs charmantes, et leurs calices entr'ouverts par ses caresses exhalaient mille parfums délicieux que savourait mon orgueil. — Oh! que ces belles dames que je faisais pleurer m'auraient haï, sans doute, si en ce moment elles avaient pu me comprendre! Il est tant de manières de posséder une femme! Un esprit remué dans ses fibres les plus intimes par les accents de votre voix, un regard qui s'anime ou se trouble aux tableaux tracés par votre main, un cœur qui se colle à votre cœur, fût-ce pour un instant, qui s'exalte, se calme ou se désespère avec vous et par vous, sont-ils donc d'un moindre pardon qu'un corps